ENTRETIEN AVEC JUAN ASENSIO

1. Avant d'aborder votre œuvre, et si ce n'est pas indiscret, j'aimerais vous interroger sur vos origines espagnoles. Je vous ai entendu dire que votre première rencontre avec la « transcendance » avait eu lieu dans les grottes d'Altamira. Quels liens avez-vous entretenus avec l'Espagne tout au long de votre vie et quelle empreinte ce pays a-t-il laissée sur votre sensibilité littéraire ?

   Juan Asensio
   Ma mère et mon père, ayant hérité d'un géniteur qu'il n'a pas connu le beau nom d'Asensio provenant d'*asenjo* désignant l'absinthe, sont l'un et l'autre d'origine espagnole et même basque. Mon père est né en France après que sa mère eut traversé, enceinte, la frontière franco-espagnole dans des conditions rocambolesques puisque la Guerre d'Espagne avait commencé, ce qui n'est pas le cas de ma mère, Ubierna pour la généalogie, née à Bilbao, à Cruces précisément, un quartier de la commune de Barrakaldo. Elle a ensuite passé son adolescence à Santillana del Mar, où se trouvait aussi la famille du mari de sa sœur, ma tante donc. C'est assez jeune que j'ai pu me rendre à Bilbao, puis dans le célèbre petit village, dont le rayonnement international dépasse de loin le seul intérêt d'un lieu, fût-il pittoresque, « conservé dans son jus » comme on dit, ou même la consécration littéraire que lui apporta *Gil Blas de Santillane* de Lesage. C'est grâce à ce même oncle, qui lui connaissait comme sa poche ce beau village et avait même travaillé comme *labrador* (paysan ou laboureur) au service de la Casa del Marqués, que j'ai eu tout jeune, bien jeune, trop jeune sans doute, l'incroyable privilège de pouvoir visiter la grotte d'Altamira, souvent considérée comme l'égale de la grotte de Lascaux, et d'y admirer, sidéré et la bouche ouverte, je crois même qu'elle ne s'est jamais vraiment refermée, les fresques pariétales venues du fond des âges, bondissant presque sur moi.
   Vous parlez de « transcendance », mais je crois n'avoir jamais utilisé ce mot pour décrire cette expérience vieille de plusieurs dizaines d'années. J'ai plutôt parlé du sentiment d'une « réelle présence », pour employer les termes que George Steiner, sur lequel j'ai écrit un essai, a lui-même empruntés à la théologie chrétienne. J'insiste sur ce point, car cette expérience unique qui m'a marqué à vie m'a d'abord été donnée par un choc esthétique, sur lequel je ne me suis pas, ensuite, amusé à calquer une quelconque méditation d'ordre surnaturel, que je n'ai pas davantage cherché à gloser à l'infini, même après avoir lu *L'Idole et la distance* de Jean-Luc Marion ou *Les abeilles d'Aristée* de Wladimir Weidlé. Pour le dire autrement : c'est la simple et seule vision de ces bisons d'une couleur indescriptiblement profonde, non pas primaire mais primale, primesautière même, qui m'a littéralement estomaqué et choqué, *ravi*, au sens propre du terme, comme si elle me remplissait à la fois de la certitude rayonnante de la beauté et de quelque chose qui la dépassait, comme si elle me faisait accéder à un univers inconnu, non pas horrible comme celui de Lovecraft, mais rayonnant, innocent, en un mot : pur de toute contamination langagière. Seul le grand art, je crois, permet d'approcher ce que d'autres que moi ont qualifié de véritable épiphanie, voire de miracle.
   Je me souviens que j'enrageais, devenu très jeune adolescent, qu'un de mes cousins s'esclaffe en lisant la très célèbre bande dessinée *Mortadelo y Filemón*, à laquelle je ne comprenais strictement rien puisque je ne savais pas encore lire l'espagnol. Je finis par l'apprendre, rire à mon tour des aventures de nos deux agents secrets de la *TIA* (pour *Técnicos de Investigación Aeroterráquea*, mais aussi « tante » en espagnol), échangeant de drôles de mots de passe tels que « el bacalao es salao » et passer à des choses plus sérieuses, comme le cycle des robots d'Asimov que je découvris en espagnol avant de le lire en français, mais aussi *Cosmos* de Carl Sagan, d'autres livres encore, comme le *Quijote* de Miguel de Cervantes, lu, difficilement, dans le superbe exemplaire illustré que mon grand-père maternel, décédé avant ma naissance et ouvrier dans les *altos hornos* de Bilbao, selon la légende familiale, relisait religieusement chaque fois qu'il le pouvait, c'est-à-dire presque toutes les années.
   Ce n'est que bien plus tard que je me suis mis à lire beaucoup d'écrivains de langue espagnole comme Ernesto Sabato dont la trilogie romanesque m'enthousiasma, surtout son deuxième volume, *Sobre heroes y tumbas*, mais encore Alejo Carpentier découvert en classe d'hypokhâgne avec son extraordinaire *Siglo de las Luces*, Carlos Fuentes, José Lezama Lima, Borges bien sûr, puis Roberto Bolaño dans les labyrinthes méphitiques duquel je me suis bien souvent perdu, à mon plus grand plaisir, Javier Marias l'immense, qui aurait mérité de recevoir le prix Nobel avant sa mort, quand on pense qu'il a récompensé l'œuvre absolument indigente d'une sorcière

haineuse comme Annie Ernaux et, enfin, beaucoup plus récemment, Francisco y Umbral ou Edmundo Paz Soldan.

2. Vous dénoncez depuis de nombreuses années le déclin de la littérature contemporaine. Mais qu'est-ce qui est mort, au juste ? La qualité des œuvres ou l'idée même de littérature ?

Juan Asensio

Que l'on soit bien d'accord : je n'ai établi mon diagnostic post-mortem, si je puis dire, que pour la seule littérature française, celle que je connais comme ma poche, puisque j'en ai disséqué le moindre tissu plus ou moins pourri ! La qualité des œuvres produites – *produites* et non pas écrites, car ces choses-là obéissent au principe de reproductibilité infinie édicté par Walter Benjamin – s'est effondrée depuis pas mal d'années désormais, puisque les auteurs, écrivants plus qu'écrivains, selon la distinction opérée par Barthes, ne sont plus rien que des spectres : comment voulez-vous demander à un ectoplasme qu'il produise, donc, autre chose que des œuvres à la consistance labile, translucide voire transparente, bref : absolument tout ce que l'on voudra d'idiot et de commercial *sauf* de véritables livres chargés de matière, de langage et de vie, dans la lignée érudite et épique, à leur façon carnavalesque et grandiose, qu'illustrèrent Rabelais, Georges Darien, Léon Bloy, Léon Daudet, ou, bien sûr, Rebatet, Céline et, plus récemment, Marc-Édouard Nabe ? Je vais vous le dire : nos écrivains, pardon, nos écrivants, ne font rien d'autre que survivre alors qu'ils croient vivre, et accoucher d'affreuses créatures mort-nées qu'ils sont bien incapables de sustenter de leurs mamelles vides, puisque leur langage, comme du lait, est tari ou bien *a tourné*, a viré à l'aigreur, alors que c'était un sacré débordement autrefois, le rejeton risquant non pas de dépérir mais d'engraisser jusqu'à devenir une espèce de Gargantua !

De fait, si ces nains juchés sur les épaules de géants – ainsi de Yannick Haenel le lilliputien commentateur s'accrochant péniblement au dos de l'immense baleine blanche de Melville, ainsi de tant d'autres – écrivent beaucoup, beaucoup trop, ce n'est qu'en mémoire, pour les meilleurs d'entre eux, d'une idée de la grandeur passée de la littérature française. Incapables de remercier véritablement, à genoux, les auteurs qui les ont précédés et dépassés de toute leur formidable hauteur, ils ne leur en adressent pas moins une sorte de salut, aussi ridicule que timide. Or, permettez-moi de vous l'apprendre, au cas où vos lecteurs ne le sauraient pas et garderaient leurs yeux rivés sur ce qu'il se passe dans le marigot journalistico-éditorial germanopratin en s'imaginant qu'ils observent des Béhémoths plutôt que des têtards : la littérature française ne vaut pas grand-chose et parfois, quand je me lève du mauvais pied, le matin, je suis même tout prêt à croire qu'elle ne vaut absolument plus rien si on la compare à d'autres littératures nationales, comme la sud et la nord-américaine, la hongroise ou l'anglaise, l'espagnole, toutes les littératures que vous voudrez, *mais pas du tout, mais alors pas du tout, plus du tout* la française.

3. Il m'a semblé discerner dans votre œuvre une sorte d'aspiration au *réenchantement du monde*. Vous dites que les premières grandes expériences esthétiques sont entourées de mystère ou d'incompréhension. En ce sens, parallèlement à la littérature, notre expérience de la réalité s'est-elle également appauvrie ?

Juan Asensio

Je pense même que c'est parce que l'extension du domaine de la littérature, si je puis dire, s'est considérablement réduit, du moins en termes de qualité bien sûr, car nous sommes inondés d'une marée montante de détritus, que notre expérience de la réalité s'est en effet drastiquement appauvrie. Un mauvais livre ne nous dira rien de la vraie vie, qui comme on le sait est absente, alors qu'un grand roman créera une sorte de profondeur aux actes les plus humbles de toute existence quotidienne, les auréolera d'une signification mystérieuse mais essentielle. De même, pour reprendre une référence fameuse, la situation d'un homme emprisonné des années durant et qui n'aurait à sa disposition qu'un mauvais livre le condamnerait tôt ou tard au désespoir ou à la folie, alors que la lecture et même la relecture d'un roman profond creuserait la réalité absurde, intolérable, de ce prisonnier, à une profondeur salvatrice. Cela est du reste bien montré par Joseph Czapski dans ses splendides conférences prononcées alors qu'il se trouvait emprisonné dans le camp de Griaziowietz et recueillies dans son *Proust contre la déchéance*.

4. Vous avez dit qu'un grand écrivain se caractérise par le fait d'avoir quelque chose à dire et de le dire dans un style qui lui est propre. Sans prétendre à l'exhaustivité, où trouvez-vous aujourd'hui des signes de vitalité littéraire ?

Juan Asensio

Comme le disait Claudel, j'en suis de plus en plus à relire plutôt qu'à lire, les grands romanciers surtout, que je n'ai sans doute pas besoin de nommer, Melville, Marías, Krasznahorkai, Faulkner, Lowry, Stevenson, James, Wolfe Conrad, Dostsoïevski, McCarthy et, chez les Français, Paul Gadenne Céline, Bernanos, Daudet fils, Barbey d'Aurevilly, ou encore Proust et Balzac, dans l'ordre ou le désordre. Néanmoins, quelquefois, j'ai l'agréable surprise de lire un bon roman d'un auteur vivant, comme cela a été le cas avec *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr.

5. La dimension métaphysique de la littérature revient constamment dans vos critiques. Une grande œuvre littéraire peut-elle exister sans être traversée, d'une manière ou d'une autre, par une inquiétude métaphysique ?

Juan Asensio

Imaginer une grande œuvre littéraire, une grande œuvre d'art, tout simplement, sans intention métaphysique, qu'il s'agisse de la questionner, de la célébrer ou de la moquer, à moins qu'il soit alors possible, pour ladite grande œuvre, de concilier ces trois intentions en une seule, ce serait comme supposer qu'un singe de laboratoire se piquerait tout à coup de commenter la philosophie de Platon et critiquer celle d'Aristote, ou qu'Annie Ernaux et Michel Houellebecq parviendraient à écrire un grand roman. Vous me direz, l'hypothèse concernant le singe savant, à l'ère dickienne de l'IA, devient de plus en plus plausible, alors que la Machine devra encore réaliser de nombreux progrès avant d'être capable de produire des textes aussi littérairement médiocres que ceux des deux écrivassiers que j'ai nommés.

6. En ce sens, la sécularisation du monde appauvrit-elle nécessairement les possibilités de la littérature ou peut-elle également devenir une force créatrice ?

Juan Asensio

S'il s'agit, en effet, de lutter, de réagir contre l'affadissement et l'aplatissement inéluctable du monde, oui, bien sûr, il est encore parfaitement possible d'écrire de beaux textes. Après tout, sans réaction d'aucune sorte contre le milieu dans lequel il vit, un être est tout simplement condamné à mourir et disparaître ; pourquoi donc n'autoriserait-on pas les écrivains à réagir contre ce monde, autrement dit, à être *réactionnaires*, au sens magnifique que donna Nicolás Gómez Dávila à ce terme aujourd'hui conspué de toutes parts ?

7. L'un des critiques littéraires les plus connus et controversés en Espagne est Jesús G. Maestro, qui conçoit l'histoire de la littérature comme un processus d'émancipation de la raison à l'égard du mythe, de la magie et de la religion. La littérature est-elle une manière de démythifier le monde ou, au contraire, une voie privilégiée pour accéder à son mystère ?

Juan Asensio

Je préfère largement, au critique littéraire que vous citez, le journaliste et philologue Federico Jiménez Losantos, qui, comme moi, a l'habitude d'appeler un chat un chat, comme on dit en français, et une nullité une nullité, et non pas un de ces chefs-d'œuvre annuels systématiquement couronnés par des prix dits littéraires qui ne seraient pas complètement vérolés. Julien Gracq écrivait quelque part que si la littérature n'était pas l'une des meilleures façons de s'évader de notre réalité, bien souvent sordide, et ne constituait pas un repaire de mythes, de monstres, de guerriers et de femmes fatales, elle ne servait à rien et n'était pas digne de prétendre au rang de littérature ! Bien évidemment, ne me faites pas dire ni écrire, ni même penser, ce que je n'ai dit, écrit, et surtout pas pensé : je ne

confonds absolument pas des textes faciles, à l'imaginaire construit sur commande, avec de grandes œuvres comme celle, pour n'en citer qu'une seule, connue de tous, du grand Tolkien.

8. Dostoïevski, Bernanos, Bloy ou Conrad occupent une place importante dans votre univers littéraire. Chez tous ces auteurs, la question du mal occupe une place centrale. Pourquoi cette question vous a-t-elle tant fasciné ?

Juan Asensio

Il m'a tout simplemente semblé, comme à bien d'autres dont Georges Bataille pour n'en citer qu'un seul, que la question du Mal, auquel je donne sa majuscule, était tout bonnement la question essentielle, et qu'un texte ne tentant pas d'y répondre, du moins de se tenir à sa formidable hauteur (ou profondeur, puisque selon Bloy et Huysmans la verticalité va des Enfers au Paradis et les relie, comme le comprit le genial Baudelaire), ne valait pas la peine d'être relu. De fait, si je faisais l'innocent, j'aurais beau jeu de vous dire que les plus grands écrivains sont aussi ceux qui ont su s'avancer, aussi loin que posible, dans le Mal, et qui ont même figuré cette plongée dans le vortex des ténèbres, qu'il s'agisse de Dostoïevski, de Conrad qui semble ne pas avoir beaucoup apprécié ce dernier, ou encore, en France, de Georges Bernanos qui, en écrivant son dernier roman, crépusculaire, *Monsieur Ouine*, est à ma connaissance l'un des écrivains qui s'est enfoui aussi profondément que posible et au Prix d'incroyables périodes d'angoisse, avant que son œuvre ne soit disloquée par les formidables forces marémotrices du vortex, dans le disque d'accrétion entourant l'astre occlus ou trou noir.

9. Vous défendez l'idée que la grande littérature est capable de nous arracher à notre petitesse et de nous donner une compréhension plus dense et plus haute de la réalité. Que peut nous révéler la littérature qui demeure inaccessible à d'autres formes de connaissance ?

Juan Asensio

La littérature *est* la connaissance ou plutôt, bien sûr, la tentative de tout vouloir connaître et enfermer dans chaque phrase, selon ce qu'affirma le génialissime William Faulkner de ses propres textes et de ceux de Thomas Wolfe, ou alors n'est rien du tout, rien d'autre que du bavardage, comme tel condamné à l'oubli une fois dissipé le babillage journalistique. Quel écrivain français encore vivant se propose d'illustrer cette conception quasiment mystagogique de la littérature, que l'on peut par exemple voir à l'œuvre dans un roman remarquable de Broch, *La mort de Virgile* ? Je n'en connais pas, et un Philippe Bordas ou un Marien Defalvard, qui ne sont pas exactement les écrivains français les plus connus et célébrés, ne s'approchent après tout que de fort loin de cette conception pleinement métaphysique de la littérature qui est la mienne, et que je m'efforce de défendre et d'illustrer avec mes maigres moyens. Ainsi de la mort, ou plutôt : du royaume de la mort, dont l'évocation littéraire illustre parfaitement mes dires, royaume ténébreux où les grands écrivains, Dante n'étant même pas le premier qui sera suivi par tant d'autres comme Carlos Fuentes ou William Faulkner déjà cité, se sont aventurés pour en rapporter, selon l'impératif catégorique de Baudelaire, du nouveau.

10. Heidegger, Jünger et Bernanos ont, chacun à leur manière, mis en garde contre les dangers d'une civilisation dominée par la technique. J'ai lu votre conférence « Le langage au risque de la technique ». Nous avons récemment assisté à de vives controverses autour de livres écrits à l'aide de l'intelligence artificielle. Quels effets, selon vous, l'IA aura-t-elle sur la création littéraire ?

Juan Asensio

Ces effets seront identiques à tous les effets que l'IA produit, quel que soit son domaine d'application : accélération formidable des connaissances, déréalisation galopante de la société, facticité accélérée du monde dans lequel nous vivons, jusqu'à ce que nos vies ressemblent à celles des paumés que Philip K. Dick, l'auteur essentiel à mes yeux pour comprendre notre société, montre, dans ses romans les plus réussis – *Ubik*, *Le maître du Haut-Château*, *Glissement de temps sur Mars*, *Blade Runner*, etc. –, en train de tenter de percer, les uns après les autres, les voiles

de l'illusion, de s'échapper de la prison invisible du perpétuel simulacre, du mauvais rêve, comme l'écrivait Bernanos.

Je ne voudrais pas paraître alarmiste ni même exagérément pessimiste, mais il est évident que l'IA est une menace, en matière de création littéraire, non pas parce qu'elle écrirait mieux que les écrivains – car il est toujours facile d'écrire mieux qu'un écrivain français contemporain, surtout s'il ne sait pas écrire – mais parce que l'essor exponentiel des machines, de la Machine selon Günther Anders, nous rappelle avec une force pressante que nous avons accepté de subir son joug. Dès lors, deux solutions, la seconde plus extrême que la première, s'imposent, qui ont été définies par des auteurs de science-fiction célèbres, Isaac Asimov et Frank Herbert : soit graver dans le silice plutôt que le marbre les trois règles de la robotique soit, comme je le disais, en toute dernière extrémité, anéantir la Machine pensante, comme le figura Samuel Butler dans *Erewhon*, repris par Frank Herbert dans la sage de *Dune* avec le long motif du *Jihad butlérien* dont les répercussions s'étendent sur plusieurs milliers d'années.

Plus simplement, bien sûr, il ne vous aura pas échappé que, de mon propos, il est tout à fait possible de tirer une solution non seulement moins radicale mais plus riche et élevée : redevenir des hommes, accepter pleinement nos limites et celles de nos créations, car il est encore loin, sans doute, le temps où une machine pourra s'imaginer imparfaite, plus fragile, en fin de compte, que son créateur.

11. D'où pourrait surgir un véritable renouveau de la littérature ? Faudrait-il au préalable une révolution esthétique, intellectuelle ou spirituelle ?

Juan Asensio

Je ne saurais pas vous répondre mais, au point où nous voici tombés, un pareil renouveau littéraire ne saurait surgir *ex nihilo*, sans quelque soubassement profond, qu'il soit esthétique, intellectuel ou spirituel qui permettrait, à tout le moins, de tenter de rebattre les cartes. Ce n'est que d'un cadavre en pleine fermentation, comme l'illustre l'admirable nouvelle de Paul Gadenne intitulée *Baleine*, que pourra se lever le blé d'une nouvelle moisson, que ni vous ni moi, peut-être, ne pourrons voir de nos yeux.

12. Pour terminer, quelles sont, à vos yeux, les trois plus grandes œuvres littéraires jamais écrites en langue espagnole ?

Juan Asensio

Je n'aime pas beaucoup les listes mais enfin, puisque vous avez eu l'amabilité de m'interroger, et que c'est l'une des rares fois où je m'adresse à un public hispanique (même si plusieurs de mes notes, sur *Stalker*, ont été traduites voici quelques années en espagnol)[1], j'en citerai trois et même quatre : le *Don Quichotte* bien sûr, *2666*, *Corazón tan blanco*, voire *Mortal y rosa* de Francisco Umbral. Je ne sais si ce sont les plus grandes œuvres jamais écrites en langue espagnole car, pour donner une réponses définitive, si tant est qu'elle soit possible, il me faudrait avoir lu tous les textes écrits dans cette langue mais enfin, je ne prends pas trop de risques avec les titres que j'ai cités, car ils sont grands, incontestablement.

[1] Comme celle sur *The Road* de Cormac McCarthy : https://www.juanasensio.com/archive/2008/11/23/la-carretera-de-cormac-mccarthy.html De même, j'ai pu mener un entretien traduit en castillan par José Luis González Ribera pour la revue *Disidencias*, ici : https://www.juanasensio.com/archive/2009/09/01/disidencias.html